

l'occasion était favorable : qui pourrait, au milieu du tumulte des fêtes, deviner d'où le coup serait parti? Heureusement averti, l'évêque put s'échapper à temps et chercher un refuge à l'abbaye de Luxeuil. Dans cet asile des grandeurs déchues l'attendait l'hypocrite Ébroïn, dont il avait sauvé les jours. Les voilà réunis par une commune disgrâce, ces deux hommes puissants qui tour à tour ont gouverné les rois. Leur piété semble la même; mais bien différentes sont les pensées qu'ils promènent sous les arcades silencieuses du cloître. L'un éteint son ambition, l'autre l'aiguise; l'un renonce avec joie aux honneurs glissants de la terre, l'autre rongé son frein et trame des complots. Leur retraite ne fut pas longue. Livré à lui-même, le faible Childéric s'abandonna aux caprices de ses passions, et mourut de la main d'un Franc qu'il avait fait battre de verges (673). Dans sa fureur, le meurtrier n'épargna ni la reine ni ses enfants en bas âge. Ébroïn et Léger sortent de Luxeuil. Celui-ci regagne l'Église d'Autun, qui pleurait son absence, et demande à y finir ses jours sans plus sortir de ses devoirs d'évêque; celui-là prend la route de la cour, met sur le trône le troisième fils de Bathilde, Thierry III (673), dont il s'est ménagé la faveur, et redevient maire tout-puissant du palais.

LXI. Sur ces entrefaites, l'Austrasie et la Bourgogne se révoltent; il n'y a qu'une voix contre cet aventurier trop connu, ce moine renégat, cet impie, ce brigand, ce pillard. Pour faire taire ces honnêtes clameurs, Ébroïn sait qu'il suffit souvent d'un exemple qui répande la terreur. Saint Léger est le parent des grands d'Austrasie, il est le plus saint et le plus courageux des évêques; d'ailleurs c'est un rival détesté, auquel il a dû la vie. C'est bien la victime qu'il lui faut. Il l'accuse d'avoir soulevé la Bourgogne, et marche sur Autun. Derrière ses fortes murailles, fraîchement réparées, la place pouvait tenir longtemps et attendre le secours du dehors. Mais chacun, suivant l'usage, de s'excuser, de compter sur les autres et d'attendre comment tourneraient les choses. Vainement du haut des murs saint Léger attend

le secours de ses nombreux amis. Rien à l'horizon. Alors lui apparaît sa ville bien-aimée prise d'assaut et livrée au pillage, son peuple massacré ou captif. Son cœur de père n'y peut résister. Il revêt ses habits de fête, bénit encore une fois son troupeau, se fait ouvrir les portes, et va seul assouvir la haine de son ennemi.

LXII. Tant de grandeur d'âme eût désarmé tout autre qu'un Ébroïn. Mais lui, furieux de l'impassible dignité de saint Léger, et prenant à tâche de briser son courage, lui fait crever les yeux, et ordonne de le laisser mourir de faim dans une forêt. Retrouvant sa victime, qu'un soldat compatissant avait cachée, il lui fait couper les lèvres et la langue, et le fait traîner pieds nus, par les chemins les plus rocailleux, jusqu'au bord de la Manche. Mais, à mesure que le courageux évêque changeait de gardiens, il les touchait par sa céleste patience.

Lui-même écrivait à sa mère Sigraide pour la consoler; recouvrant miraculeusement la parole, il l'employait à chanter les louanges de Dieu et à lui conquérir des cœurs. Désespérant de lui trouver des bourreaux pour le torturer davantage, fatigué de la gloire qui s'attachait aux pas de cette victime, Ébroïn lui fit couper la tête dans une forêt, et l'y fit furtivement enterrer. Bientôt le nom du saint martyr brisa ces chétives entraves, et, défiant la rage du tyran, devint l'objet d'un culte populaire depuis l'Océan jusqu'aux montagnes de la Suisse.

LXIII. Après saint Léger, ce fut le tour de ceux qui l'avaient laissé périr. La France entière fut livrée à une poignée de satellites du plus bas étage, qui, comme ceux de Chilpéric, rétablissaient les impôts et les confiscations romaines, dépouillaient les grands, foulaient aux pieds les vieilles libertés germaniques, et enivraient leurs maîtres de misérables flatteries. Le bruit de leur violence alla troubler jusqu'aux moines dans leurs lointaines retraites. L'abbé de Jumièges, saint Filibert, poussé par le zèle, quitte son couvent et vient trouver Ébroïn. A ses caresses, à ses présents, il répond par de saintes menaces, lui reproche son apostasie,

ses crimes, brave sa colère, et lui déclare qu'un chrétien n'a plus rien de commun avec lui. Il était perdu, si son protecteur saint Ouen, sous prétexte de le châtier, ne l'eût gardé en prison. Ami de saint Léger, le nouvel évêque de Maëstricht, le docte et courageux Lambert, fut brutalement déposé et remplacé par un courtisan. Pendant sept ans, le couvent de Stavelo abrita l'illustre proscrit et admira son humilité. Longtemps après les religieux racontaient encore qu'une nuit d'hiver, allant à matines, ils l'avaient trouvé, oublié par le supérieur, au pied d'une croix, et tout couvert de neige. Là le connut et l'aima le plus frénétique chasseur de la cour, le jeune comte Hubert, qui, après avoir couru les bois dimanches et fêtes, venait de rencontrer un cerf menaçant, messenger de la justice de Dieu. Frappé de terreur, Hubert était tombé à genoux, et s'était relevé tout autre. Désormais Ébroïn n'est plus pour lui qu'un scélérat, la cour qu'une peste à fuir, et de saint Lambert, qu'il va bientôt remplacer, le futur patron des chasseurs apprend la chasse des âmes dans les vastes forêts du Nord.

LXIV. Cependant l'Austrasie seule résistait et offrait un asile aux fugitifs et aux exilés. La conquérir, lui arracher ses victimes, sire Ébroïn l'eût fait volontiers; mais le petit-fils de saint Arnoul et de Pépin de Landen, le duc Pépin d'Héristal, était un homme à se bien défendre. Battu dans une première rencontre, il ne perdit pas courage. Ébroïn, qui se croit déjà tout permis dans son triomphe, tombe sous les coups d'un officier qu'il a déshonoré (681). Sa mort change la face de la guerre. Ses partisans consternés sont vaincus à Testry (687); son roi de paille, Thierry III, tombe aux mains de Pépin, et lui prêtera désormais son nom. C'est Pépin d'Héristal qui, véritable roi, défendra pendant vingt-sept ans les frontières de la France, arrêtera sur la Meuse et sur le Rhin les barques légères des Frisons, et disputera aux longs couteaux des Saxons la Souabe, la Thuringe et la Bavière. Autour de lui combattent, non ces lâches soldats de Neustrie, vêtus à la romaine, bons tout au plus à piller

des villes sans défense, mais ces Austrasiens n'obéissant qu'à la bravoure, ne payant d'autre impôt que leur sang, fiers de leur framée, qu'ils portent de père en fils depuis Clovis et Théodebert, et qui n'ont servi ni Chilpéric ni Ébroïn.

LXV. Il y a plus de deux siècles que l'empire romain est tombé, et, à mesure qu'il tente de se relever, de nouvelles générations de barbares viennent en balayer les débris. Vainement, à l'exemple des Goths, Chilpéric et Ébroïn ont voulu ressusciter le génie fiscal, le despotisme niveleur, les jeux de l'amphithéâtre, la pompe des panégyriques : une prompte décadence a miné leur œuvre surannée, et les serviles imitateurs de Théodose et de Théodoric n'ont eu, comme eux, pour héritiers que des rois fainéants. Pendant que le sang de Clovis s'étirole et disparaît, les Francs se rajeunissent au contact de leurs frères d'Austrasie, eux-mêmes tenus en haleine par les sauvages tribus d'outre-Rhin. Mais, en même temps que la Providence prend soin de rompre de funestes traditions et d'étouffer à son berceau la renaissance païenne, les jeunes peuples auxquels elle veut conserver leur physionomie propre et la liberté de leur avenir ont fait un premier pas dans leur éducation chrétienne. Au milieu des ténèbres de cette laborieuse époque, les barbares se sont fixés au sol, où Rome ne pouvait retenir ses propres enfants accablés d'impôts. Unis par une même foi, Gaulois, Romains, Francs ne forment plus qu'un peuple, habitant la même patrie. La Gaule, naguère labourée par des esclaves et pillée par les Bagaudes, est cultivée en partie par des hommes libres, en partie par des colons ou des serfs d'une condition meilleure. Les moins heureux sont attachés à une terre, non plus à un maître, et assujettis seulement à une redevance annuelle en argent ou en denrées. Le labeur forcé fait place à un labeur de plus en plus libre, volontaire, raisonnable. Une vertu nouvelle surgit : c'est l'amour du travail, père de toutes les grandes choses, et les auteurs de cette secrète révolution sont les moines, qui, sans se lasser, défrichent les bois et les marais du Nord.



Chez les anciens Romains ou chez les barbares, l'oisiveté était noblesse, le travail servitude. L'appât du gain n'encourageait que le grand commerce, le prêt à usure ou le soin de vastes cultures. La conquête, figurée par la lance, était la source presque unique de la propriété. Les Germains eux-mêmes vivaient de guerre et de pillage. De là l'esclavage, conduisant la multitude à sa tâche sous peine du fouet et de la mort, et engendrant la misère dans les pays les plus riches du monde. Au lieu de l'abolir subitement et de déchaîner les malheureux, aussi avides, aussi cruels que leurs maîtres, l'Église prêche

par l'exemple. Les enfants de saint Benoît et de saint Colomban quittent la framée pour la charrue, et s'honorent de choisir les plus pauvres terres pour y vivre à la sueur de leur front. Nulle part leurs monastères ne sont plus nombreux que dans la jeune Austrasie, qui va dominer toute la Gaule. C'est dans ces forêts vierges que, fuyant une vie trop douce, saint Amand, saint Éloi, saint Rémacle, et tant d'autres, ont depuis un siècle propagé l'habitude et l'amour du travail, qui, durcissant les bras, trempant les courages, fera des générations fortes et braves, et remplacera les bienfaits sanglants de la guerre.

## LIVRE II

### SAINT BONIFACE — CHARLEMAGNE

700-986

I. Petit-fils de saint Arnoul et du bienheureux Pépin de Landen, neveu de sainte Gertrude, héritier d'une race sainte, vouée tout entière aux devoirs sacrés du mariage chrétien ou aux gloires plus pures encore de la chasteté, Pépin d'Héristal était l'ami naturel de l'Église. Il semblait que les Francs dussent trouver en lui non seulement l'activité et l'énergie qui avaient fait défaut aux derniers Mérovingiens, mais encore cette pureté de mœurs, presque inconnue sur le trône, dont Clotilde et Radegonde avaient laissé entrevoir la charmante image, et qui seule fait la force et la durée des familles. Par là aurait vécu pour longtemps dans cette nouvelle race l'hérédité qui perpétue, avec la puissance et les traditions du prince, le respect, l'estime, l'affection des peuples; l'hérédité que saint Ambroise avait en vain cherché à fonder, que Clovis plus heureux avait léguée à ses descendants, mais qui, anéantie par leurs vices, était devenue le jouet des maires du palais. Il est temps que cette grande vertu prenne racine parmi les Francs, pour que leurs conquêtes soient

moins éphémères que celles des Goths, des Huns et des Vandales. Mais il lui faudra des apôtres et des martyrs, et, de même que les moines ont propagé l'amour du travail en dépit des rois fainéants, de même le mariage chrétien devra s'établir et régner sans le concours des princes d'Austrasie, trop tôt corrompus à l'atmosphère du pouvoir. Ce sera la seconde assise de la civilisation que l'Église édifie pour les peuples modernes. A la liberté de l'esclave viendra se joindre la liberté de la femme, comme lui affranchie et relevée de son abaissement séculaire.

II. Au premier moment tout paraissait beau. Sous le glorieux vainqueur d'Ébroïn, la paix, la sécurité, la liberté même renaissaient. Pépin avait rendu aux grands leurs biens et leur influence, aux guerriers leur place au Champ de mai, aux évêques et aux abbés leurs églises désolées. Sorti de sa retraite de Stavelo, saint Lambert était son ami, son conseiller, son compagnon fidèle. Mais qu'il est rare qu'un saint puisse s'asseoir longtemps aux festins des grands! En approchant du trône, le duc d'Austrasie avait subi